

# Quand les habitants prennent le relais des pouvoirs publics pour refaire la ville: le cas de la Ville nouvelle Ali Mendjeli, en Algérie

AHCENE LAKEHAL

> CITERES, EMAM, Université François Rabelais, Tours, France. lakehalahcene@yahoo.fr

Universidad de Valparaíso

Facultad de Arquitectura

**Revista Márgenes**

Espacio Arte Sociedad

**Quand les habitants prennent le relais des pouvoirs publics pour refaire la ville: le cas de la Ville nouvelle Ali Mendjeli, en Algérie**

Septiembre 2014 Vol 11 N° 14

Páginas 26 a 39

ISSN elec. 0719-4463

ISSN imp. 0718-4034

Recepción: mayo 2014

Aceptación: agosto 2014

## RÉSUMÉ

À partir de l'exemple de la Ville Nouvelle Ali Mendjeli (en Algérie), cet article se propose d'analyser et d'interpréter comment les citoyens ordinaires contribuent à façonner les paysages et donner corps à l'urbanité des Ville Nouvelle en Algérie, avec un intérêt particulier accordé aux pratiques d'appropriation, concrète ou abstraite, des espaces urbains. Les compétences des habitants se manifestent à travers leur aptitude à se mouvoir dans la ville, à y inventer des lieux voués aux échanges sociaux et à dénommer ses différentes parties constructives. Elles reflètent l'adéquation mais aussi le décalage qui existe entre la ville projetée par les autorités et la ville vécue —sans parler de la ville souhaitée— par les habitants.

## MOTS CLÉS

villes nouvelles en Algérie, Ali Mendjeli, appropriations/représentations des espaces publics, compétences habitantes, urbanité

*When citizens relieve the authorities of their command to rebuild the city: the case of the new town Ali Mendjeli, Argelia.*

## ABSTRACT

Based on the case of the new city Ali Mendjeli (Argelia), this article analyzes and tries to understand how citizens collaborate to design the urban landscape and shape the urbanization of new cities in Argelia, with a particular interest in land alienation practices, concrete or abstracts, of the urban spaces. Citizens' abilities are shown in their capacity to move around in the city, to create places to promote social interaction and to rename their constituent parts. Not only they reflect adaptation, but also reveal the gap between what has been planned by the authorities and what people experienced, without even mentioning the city citizens had desired.

## KEYWORDS

new towns in Argelia, Ali Mendjeli, land alienation/public spaces representation, citizens' abilities, urbanity

*Quando los habitantes toman el relevo de las autoridades para reconstruir la ciudad: el caso de la ciudad nueva Ali Mendjeli, Argelia*

## RESUMEN

A partir del ejemplo de la ciudad nueva Ali Mendjeli (en Argelia), este artículo se propone analizar e interpretar cómo los ciudadanos contribuyen a construir los paisajes y dar cuerpo a la urbanización de las nuevas ciudades en Argelia, con un particular interés en las prácticas de apropiación, concretas o abstractas, de los espacios urbanos. Las habilidades de los ciudadanos se manifiestan a través de su capacidad para moverse en la ciudad, a inventar lugares dedicados a los intercambios sociales y a re-nombrar sus partes constitutivas. No solo reflejan la adecuación sino también la brecha que existe entre lo proyectado por las autoridades y lo que el pueblo experimentó —sin mencionar la ciudad deseada— por los habitantes.

## PALABRAS CLAVE

ciudades nuevas en Argelia, Ali Mendjeli, apropiaciones/representaciones de espacios públicos, habilidades ciudadanas, urbanidad

> Au cours des vingt dernières années, les villes algériennes, à l'instar de leurs homologues les grandes villes maghrébines, ont connu une sorte de prolifération de Villes Nouvelles dont la mise en place est bien inscrite dans le cadre d'un «retour à la planification» initié par l'État<sup>1</sup>.

Situées majoritairement sur les «périphéries» des grandes villes, ces Villes Nouvelles sont aujourd'hui en train de devenir, sous l'effet des changements amples auxquels nous assistons, les scènes des nouvelles façons de «faire» la ville en Algérie. C'est en effet sur leurs territoires où se décryptent les nouveaux jeux d'acteurs de la fabrique urbaine; c'est là où s'observent désormais les processus de formation des nouvelles urbanités; c'est là l'émergence de nouvelles façons d'inventer et de réinventer l'espace public sont le plus manifeste.

Parmi ces Villes Nouvelles, Ali Mendjeli peut être considérée, à l'échelle nationale, comme le modèle urbain volontariste avec lequel a été inaugurée l'expérience algérienne contemporaine de création de Villes nouvelles en périphérie des grandes villes. Elle constitue aujourd'hui, sans nul doute, l'un des principaux théâtres des dynamiques territoriales de la périphérie constantinoise.

Créée *ex nihilo*, située à 20 km à vol d'oiseau au sud de Constantine, la Ville Nouvelle Ali Mendjeli a été mise en chantier en 1993 par les seules autorités locales —c'est-à-dire sans l'accord forme des ministères centraux en charge de l'Urbanisme et de l'Aménagement du Territoire—. Elle n'a reçu ses premiers habitants (relogés) qu'en 1999.

Aujourd'hui, la Ville nouvelle Ali Mendjeli est un «morceau» de ville, inachevée, mais en pleine évolution. Elle s'étend sur une surface d'environ 1.200 ha, et elle héberge plus de 200.000 habitants. Elle s'est nourrie de flux résidentiels abondants et diversifiés, notamment en provenance de la ville-mère, après un peuplement constitué presque essentiellement de bidonvillois et d'habitants pauvres de la médina qui y furent relogés par les autorités. Elle se met en place progressivement et se développe sur fond de déracinements multiples, de réorganisation perpétuelle des activités économiques, de transformation des pratiques urbaines, des statuts sociaux, des représentations et des identités, ainsi que d'apprentissages plus ou moins difficiles de la vie citadine.

Sa création très récente et son inachèvement font que le chercheur qui s'intéresse à cette expérience est en permanence confronté à des formes socio-spatiales évolutives, instables, et à des sociabilités et des identités toujours en cours de construction et/ou d'affermissement. Par ailleurs, la rapidité de sa croissance et la multiplicité des acteurs sociaux qui concourent à sa fabrique, en font un «laboratoire» que nous estimons remarquable pour appréhender, directement ou indirectement, les nouvelles manières de «fabriquer» la ville en périphérie d'une grande ville algérienne.

En outre, du fait de sa création *ex nihilo*, Ali Mendjeli constitue un cadre pour observer «à chaud» une sorte de face à face opposant directement deux sujets et deux types d'acteurs dont nous postulons qu'ils entretiennent des divergences de vues quant à la fabrication de la ville: d'un côté, les pouvoirs publics, de l'autre, les citoyens ordinaires<sup>2</sup> qui «reçoivent» les formes, matérielles ou immatérielles, impulsées par *le haut*.

Notre contribution met la focale sur le rôle que jouent les citoyens ordinaires dans les processus de territorialisation qui affectent la Ville Nouvelle Ali Mendjeli et qui s'y déroulent depuis presque 15

ans. Plus précisément, nous tenterons de comprendre comment les habitants/usagers, par les compétences qu'ils mobilisent dans leurs pratiques et par le jeu de leurs représentations, prennent le relais des pouvoirs publics pour «refaire» la Ville Nouvelle en s'appropriant ses espaces, en donnant corps et consistance à son urbanité, et plus généralement, en permettant à *la ville réelle de se révéler derrière, dessous ou en creux de la ville formelle* (Agier, 1999).

Nous nous appuyons dans notre démonstration sur les nombreuses enquêtes que nous avons menées entre 2006 et 2013, dans le cadre d'un travail doctoral, et qui combinent entretiens semi-directifs (récits de vie) et observations, flottantes et participantes de et dans l'espace de la Ville Nouvelle Ali Mendjeli, en se plaçant, à la manière de Michel De Certeau (1990:145), *au plus près des pratiques microbiennes, singulières et plurielles des citoyens*.

## A. LA VILLE NOUVELLE ALI MENDJELI: UN PROJET AMBITIEUX ENTREPRIS DANS LA DIFFICULTE

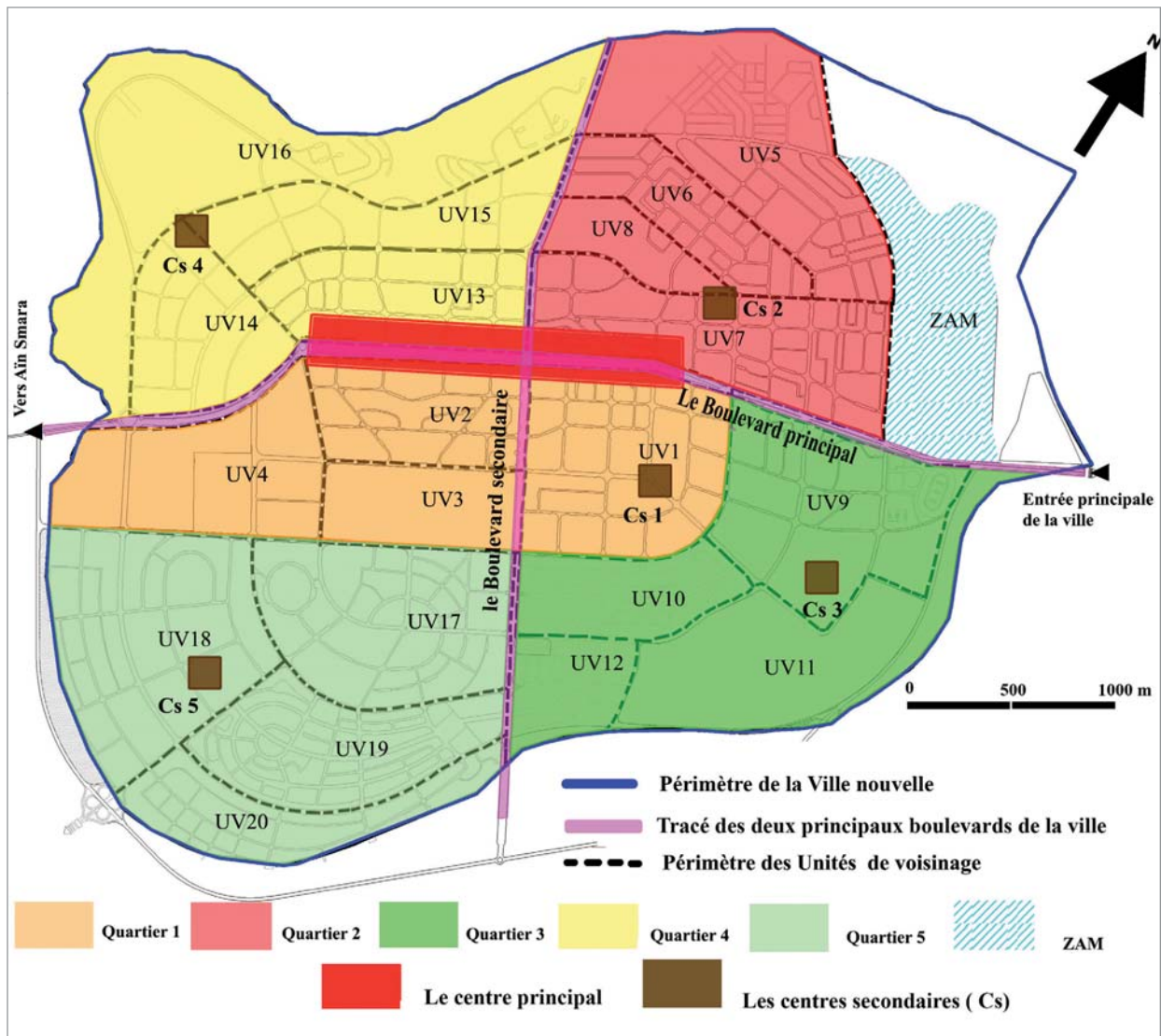
La création de la Ville nouvelle Ali Mendjeli a été envisagée dans le cadre du Plan d'Urbanisme Directeur de Constantine (PUD) de 1982 pour recevoir le trop-plein de la population de la ville-mère, mais elle est également censée contribuer à la restructuration de la périphérie constantinoise et à la création d'un axe préférentiel de développement urbain.

Son Plan Directeur —qui prévoit l'urbanisation de 15.000 ha et la réception à terme de 300000 habitants— a été élaboré au début des années 1990 par l'URBACO, un BET étatique. Selon ce document, la Ville Nouvelle Ali Mendjeli est conçue autour d'un centre fédérateur dont la localisation correspond à l'intersection des deux plus importants boulevards qui partagent la ville en 5 quartiers. Chacun de ces quartiers est doté de son propre «centre secondaire» autour duquel s'organisent 4 Unités de voisinage (UV), soit une ville réunissant de 5 centres secondaires et de 20 Unités de voisinage. À leur tour, les Unités de voisinage se divisent en îlots résidentiels, ceux-ci étant constitués d'immeubles d'habitation (ou de pavillons dans les zones d'habitat individuel) qui forment la plus petite entité de la structure urbaine de la Ville Nouvelle.

Quant à sa morphologie architecturale, les concepteurs ont voulu bâtir une ville essentiellement «horizontale». Hormis son axe médian, le long duquel devra s'implanter des édifices d'une hauteur relativement importante<sup>3</sup>, le reste du tissu de la Ville Nouvelle sera composé essentiellement d'immeubles d'une hauteur à peu près constante, de l'ordre, en moyenne, de six à sept étages. Ses périphéries est (UV5) et sud-ouest (les UV18, 19 et 20) recevront exclusivement des maisons individuelles, et seront donc marquées par une morphologie nettement plus horizontale.

Une fois conçue, le chantier de la Ville Nouvelle Ali Mendjeli a été lancé en 1993 par les seules autorités dans un contexte local et national qui n'étaient point favorables à sa mise en œuvre.

En effet, le contexte local était marqué par une très forte demande sociale en logements, par la multiplication des baraques de bidonvilles et par une prolifération foisonnante des quartiers informels en périphérie de Constantine. Si, donc, il y avait urgence au plan local, ce que le wali mesurait bien, le contexte national, quant à lui, était très peu favorable au lancement d'une opération de ce type. Car l'Algérie du début des années 1990 est fragilisée par une crise économique liée notamment à la baisse des prix du pétrole et au passage du pays d'une économie socialiste à la libéralisa-



> **Figure 1.** Plan Directeur de la Ville nouvelle Ali Mendjeli. Cartographie A. Lakehal / CITERES-EMAM, 2013. Source: Rapport d'Orientation, 1994, actualisé par le auteur

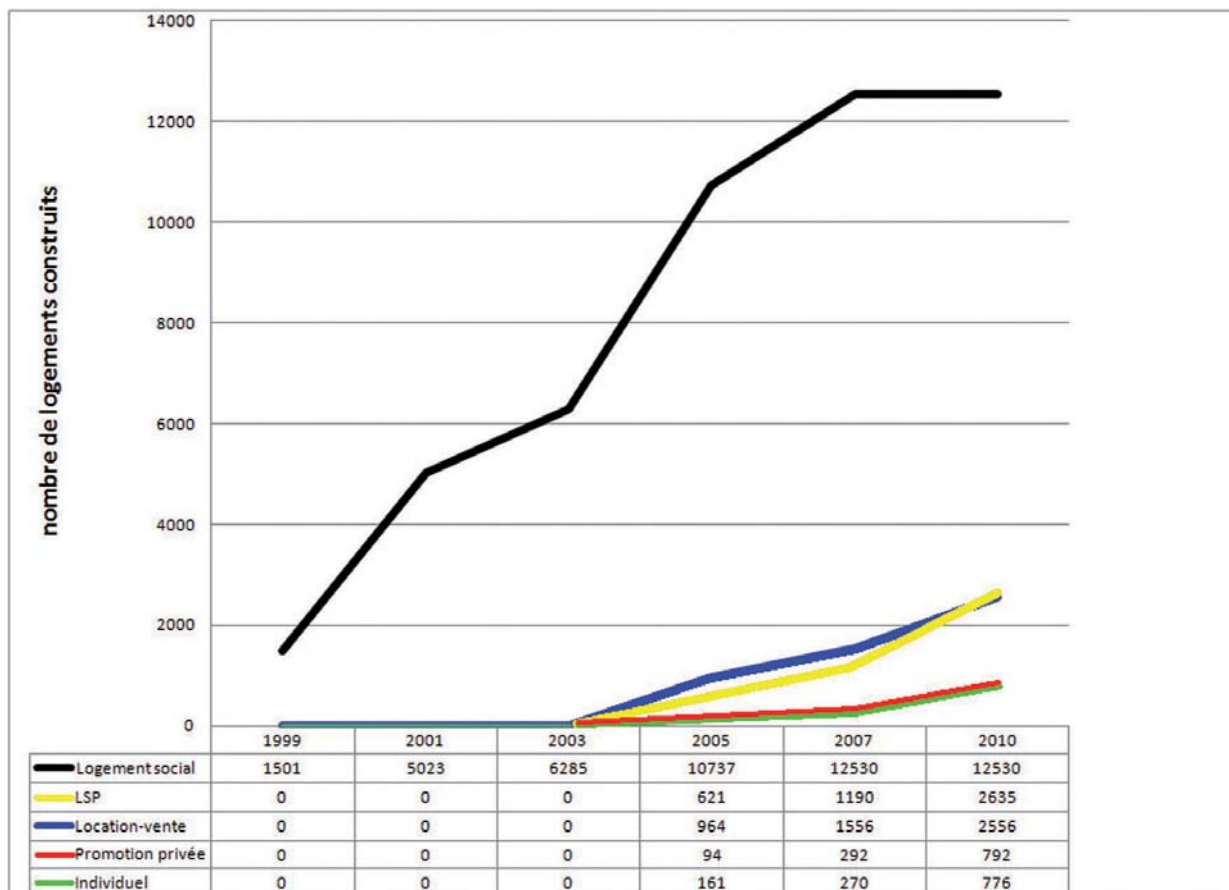
tion du marché. Cette crise s'accompagne d'une crise financière et limite donc considérablement les moyens d'action de l'Etat. A cela s'ajoute le fait que l'opération a été, d'une certaine manière, engagée sans l'accord de l'Etat Central —ce qui, en Algérie, est rarissime—, alors que les ressources locales ne pouvaient être en adéquation avec les ambitions affichées.

L'urgence imposée par ce double contexte, les hésitations des autorités nationales et l'absence des entreprises de construction, qu'elles soient publiques ou privées, disposant des compétences et des moyens suffisants pour répondre à l'ampleur du chantier, conjuguée à la pénurie fréquente de matériaux de construction qui a affecté le pays au cours de la décennie 1990, ont eu pour conséquence la temporisation des travaux. Ainsi, Ali Mendjeli n'a reçu ses premiers habitants (relogés) qu'en 1999, dans un cadre bâti (logements, équipements et espace public) qui comporte des défauts en tout genre, exposé à des vieillissements prématurés et situé dans un environnement jamais achevé (parkings, espaces verts, cheminements, etc.), quasiment inhabitable.

Après ces difficultés initiales, la Ville nouvelle n'a vu son processus de fabrication s'accélérer et la qualité de son cadre bâti relativement s'améliorer qu'à partir des années 2000, en particulier après

2005, cette fois sous la forte impulsion de l'Etat central qui, dès lors, utilise tous les moyens à sa disposition pour marquer solennellement son engagement dans la production matérielle d'Ali Mendjeli. Il y injecte un nombre considérable de projets et d'équipements d'envergure nationale décidés, financés et directement suivis par Alger, tel que l'Hôpital militaire et le campus universitaire. Il y multiplie également les tentatives d'«esthétisation» de l'espace public, soit par le biais de l'installation d'objets artistiques emblématiques, soit à travers l'aménagement d'espaces verts.

Le contexte dans lequel Ali Mendjeli a fait son apparition n'a pas été préjudiciable uniquement à la qualité de son cadre matériel mais aussi à son contenu social. Ce contexte, marqué par une très forte pression des plus défavorisés pour accéder à un logement, a joué à plein pour imposer aux autorités wilayales un transfert rapide et massif à Ali Mendjeli de populations pauvres et exclusivement de celles-ci<sup>4</sup>, constituées de relogés des différents bidonvilles de l'agglomération de Constantine et de la médina. De ce fait, ce peuplement [relativement] homogène a oblitéré la diversité des populations, indispensable à toute vie et à toute ville, comme l'affirme avec raison M. Côte (2006:74). Il a surtout terni l'«image sociale» de la Ville nouvelle et fait de celle-ci un repoussoir pour les acteurs économiques et les couches sociales aisées.



> **Figure 2.** Évolution du parc immobilier de la Ville nouvelle selon le type de logements (1999-2010). Conceptions et traitement A. Lakehal / CITERES-EMAM, 2014. Source: DUC de Constantine, 2010

Ce n'est qu'à partir de 2003 que les pouvoirs publics se sont en effet efforcés de corriger le tir, c'est-à-dire de redonner à la Ville nouvelle une certaine diversité sociale, en offrant à ceux qui appartiennent aux couches moyennes et supérieures la possibilité de concevoir et de réaliser un projet résidentiel à Ali Mendjeli. Pour ce faire, ils ont réduit la part des logements sociaux dans les plus récents programmes de construction, et a contrario, ont fortement accru la part de logements (aidés ou non) en accession à la propriété, livrés dans le cadre de trois programmes d'habitat: le programme LSP (logement socio-participatif), le programme du logement Location-Vente, l'habitat promotionnel privé.

Aujourd'hui, le parc de logement d'Ali Mendjeli, qui abrite environ 200.000 habitants, bien qu'il reste nettement constitué de logements socio-locatifs destinés essentiellement aux catégories sociales inférieures et moyennes inférieures, se transforme peu à peu et propose désormais des appartements ou lots de terrain plus adaptés aux classes sociales de niveau moyen.

La manière dont les pouvoirs publics ont produit la Ville Nouvelle Ali Mendjeli témoigne sans doute que sa mise en place n'a pas été facile. En effet, pendant toutes les premières années de son existence, la Ville Nouvelle procédait surtout d'un «urbanisme de débrouillardise» comme le nomme L. Nzuzi (1989), en ce sens qu'on s'est préoccupé surtout de construire très vite des logements sociaux pour y transférer les habitants des bidonvilles et ceux qu'il fallait déplacer des immeubles menaçant ruine de la médina, mais que l'on a totalement négligé les équipements publics, l'aménagement des espaces publics et l'organisation minimale des services de base à la population.

On peut certes comprendre que les promoteurs de la Ville Nouvelle soient allés au plus pressé, mais cela fut fait sans réfléchir aux conséquences en matière de mixité sociale, de qualité de la vie et d'image, tant celle que les résidents pouvaient se faire de leur propre cité que celle que les habitants de Constantine pouvaient se forger de la Ville Nouvelle.

Malgré ses commencements difficiles, —reflet d'une ville incapable, à ses débuts, de s'exhausser au rang de laboratoire d'une refondation de la vie en société—, Ali Mendjeli ne semble pas aujourd'hui condamnée à l'échec. Depuis sa livraison aux habitants en 1999, son urbanité n'a cessé et ne cesse de se transformer et d'évoluer, certes sous l'intervention, de plus en plus confirmée, de l'Etat mais surtout sous la forte impulsion de l'initiative des citoyens ordinaires. Ces habitants, y compris les moins fortunés, les moins éduqués, ceux ayant la moins longue expérience de la vie urbaine, agissent désormais sur le paysage d'Ali Mendjeli par le biais de leur pratiques de l'espace public, de leur mobilité spatiale, de leur ébauche de nouvelles relations sociales, par la relation sensible qu'ils nouent avec leur environnement, c'est-à-dire par leur valorisation / dévalorisation, méconnaissance / identification des formes urbaines et modes d'organisation de la Ville Nouvelle.

Nous nous limitons dans les paragraphes qui suivent à aborder quelques manières de faire des habitants de la Ville Nouvelle, à ce que nous croyons être des «marqueurs» essentiels de l'urbanité d'Ali Mendjeli.

## B. LA MISE EN PLACE DES LIEUX VOUES AUX ECHANGES SOCIAUX

Depuis sa création, la Ville nouvelle a été dotée progressivement d'un nombre d'espaces à caractère commun où s'inscrivent les différentes formes de sociabilité, où s'expriment aussi bien les solidarités que les conflits, permanents ou occasionnels. Si certains de ces espaces sont certes mis en place par les pouvoirs publics, beaucoup d'entre eux sont en effet aménagés, adaptés et appropriés par les citoyens eux-mêmes, témoignant ainsi de leur capacité à prendre en charge leur espace de vie et à produire la ville à leur manière.

### 1. Passer son temps libre dans les cafés

Les 53 cafés ouverts à Ali Mendjeli en 2012 constituent un exemple défiant de la compétence habitante à inventer leurs propres espaces de rencontre. Dans une ville où les lieux de distraction sont très rares, les cafés, créés exclusivement, et parfois de façon informelle, par des entrepreneurs privés, s'imposent comme le «principal réceptacle» des sociabilités habitantes et des pratiques de loisir qui se déploient hors de l'espace domestique. Ces équipements, localisés essentiellement à l'UV6, sont fréquentés par une clientèle exclusivement masculine, appartenant aux différents milieux et classes sociales. Néanmoins, c'est la population inactive —une catégorie relativement fort présente à Ali Mendjeli— qui constitue l'essentiel de ses habitués.

La fréquentation régulière de ces lieux est, selon la plupart de nos enquêtés, fortement inscrite dans une tradition commune à tous, une tradition qui permet aux hommes d'entretenir des relations sociales avec leur semblable, non seulement en se distrayant ensemble, mais aussi en échangeant avec eux. Cette fréquentation aide aussi, selon d'autres habitants, à combler l'absence de distractions dans la Ville nouvelle. C'est ainsi que les clients s'y rendent pour jouer à des jeux tels que les dominos ou les jeux de cartes, pour suivre les programmes de la télévision, mais aussi pour y négocier leurs affaires commerciales ou pour tenir une réunion avec les membres de telle ou telle association de quartier, tandis que les plus âgés s'y installent en attendant l'heure de la prière. Quant aux plus jeunes, qui souvent accaparent les terrasses, ils passent leur temps à se «*riincer les yeux*» au moment où passent les lycéennes et les collégiennes, etc. Enfin, ces cafés constituent également pour d'autres jeunes chômeurs de la Ville nouvelle un lieu, parmi d'autres (boutiques, souk, rues, places, etc.), propice à la combine, au montage de petites affaires et à la réalisation de petits coups, toutes manières leur permettant de «gagner leur vie»<sup>5</sup>.

L'arbitrage que font les habitants entre les différents cafés témoigne en effet de leur grande mobilité spatiale au sein de la Ville nouvelle et surtout, de leur connaissance des différents espaces qui la composent et les groupes sociaux qui y habitent, mais aussi du rapport, souvent équivoque, qu'ils entretiennent avec le quartier.

Ainsi, si certains habitants préfèrent manifestement les cafés luxueux, confortables et dont la localisation autorise les clients à profiter du spectacle urbain<sup>6</sup>, beaucoup d'autres se dirigent avant tout vers les cafés situés à distance de leur quartier. Par ce comportement, ils manifestent leur désir de tisser des relations sociales d'un type différent de celles qu'ils pouvaient nouer à proximité de leur domicile. Ils s'adressent alors aux cafés éloignés de chez eux pour s'affranchir des contraintes du voisinage et s'émanciper du contrôle social qui s'exerce au sein du quartier où ils vivent. Pour ces habitants, la mixité sociale n'est jamais souhaitée à côté de

chez soi; ils en parlent comme d'un phénomène qui ne peut exister qu'à distance du quartier. Mais à l'antipode de cela, d'autres résidents fréquentent assidûment les «cafés du coin». Peu importe que le café du coin réponde à des critères de confort ou non, c'est le quartier qui compte pour ces habitants-là, avec tout ce qu'il représente, à savoir: les courtes distances, le voisinage, la sociabilité de proximité, l'interconnaissance, l'entre-nous ou encore la sécurité.

La fréquentation des différents cafés de la Ville nouvelle témoigne aussi de l'attention qu'accordent les habitants à «l'univers social» du café, c'est-à-dire au type de clientèle qui s'y rend. A cet égard, beaucoup d'individus affirment qu'ils sont attachés avant tout aux cafés où ils peuvent retrouver les hommes originaires de la même région qu'eux, ou encore les voisins du quartier de Constantine dont ils proviennent. Le désir de se retrouver entre originaires du précédent quartier de résidence est particulièrement fort au sein de la population provenant des bidonvilles; il l'est plus que dans tout autre groupe social. Pour ces différents groupes d'habitants, le café est en effet un lieu où se forgent des identités sociales et des expressions d'appartenance communautaire.

Les cafés de la Ville nouvelle ont ainsi joué (et jouent encore) un rôle important dans l'accueil, la socialisation et l'intégration des nouveaux arrivants. Ils constituent des lieux propices à la mise en place de réseaux sociaux construits généralement sur l'origine géographique ou la dernière résidence des individus. Ces réseaux permettent aux personnes fraîchement débarquées en ville d'établir les premiers contacts et les premières fréquentations avec la société locale. Grâce à ces réseaux, les nouveaux arrivants découvrent la Ville nouvelle et l'appréhendent avec beaucoup moins de difficulté que ceux qui n'en bénéficient pas. Ils apprennent ainsi, par le biais de leurs amis, cousins ou anciens voisins du quartier de provenance, les codes sociaux qu'il convient d'utiliser, ainsi que les manières de faire pour s'inscrire dans l'espace de la Ville nouvelle; c'est en fonction de ces codes et de ces manières de faire qu'ils ajustent leurs comportements et attitudes.

Par ailleurs, l'attachement au réseau social constitué d'anciennes connaissances semble, selon le témoignage de beaucoup de personnes enquêtées, s'atténuer et s'affaiblir au fil du temps. En effet, les relations établies dans ce cadre tendent à céder la place à de nouveaux liens qui naissent dans les lieux de travail, les lieux d'achat et les moyens de transport. La construction de liens de ce type témoigne de la capacité des individus à prendre de la distance par rapport aux membres de leur propre communauté pour aller se confronter à l'altérité, une altérité qui est susceptible de se rencontrer aussi bien dans les cafés que dans les espaces marchands.

### 2. Brasser avec ses semblables dans et aux alentours des espaces marchands

La fréquentation des espaces commerciaux constitue une autre manière par laquelle les habitants ordinaires contribuent au façonnement de l'urbanité d'Ali Mendjeli. Elle constitue pour les citoyens, les nouveaux arrivants tout particulièrement, l'occasion d'appréhender l'espace urbain, de structurer leur connaissance de la ville et d'aller à la confrontation des altérités. Qu'elle soit perçue comme obligation ou comme plaisir, la pratique des lieux marchands participe de toute manière de la création du «lien social», à savoir, selon A. Metton (1997:9), *l'ensemble des éléments qui permettent la mise en relation des individus et la formation d'une véritable société*. Plus que d'autres, les épiceries, les taxiphones et le souk remplacé récemment par le centre commercial El-Ritaj, sont les espaces marchands

les plus propices à la mise en relation des citoyens d'Ali Mendjeli et à l'établissement de ce lien social entre eux.

a. Faire des épiceries un lieu privilégié des sociabilités de proximité

Parmi les 1096 établissements fixes qui constituent le commerce de la Ville nouvelle en 2010, les épiceries se caractérisent non seulement par leur nombre élevé<sup>7</sup>, mais surtout par leur fréquentation répétée tout au long de la journée par tous les résidents, jeunes et vieux, hommes et femmes, actifs et inactifs, etc. Cette fréquentation permet la mise en contact d'un nombre important d'habitants du même immeuble, du même îlot résidentiel, de la même unité de voisinage ou du même quartier. C'est dans l'«épicierie du coin» et à sa proximité que les familles se côtoient et font connaissance; c'est là qu'elles se tiennent au courant de ce qui se passe dans le voisinage. De ce fait, l'épicierie s'impose comme est une véritable «plaque tournante» de l'information sur le voisinage.

L'épicier, quant à lui, joue le rôle du «colporteur des nouvelles locales», pour reprendre l'expression d'A. Metton (1980:81). Pour la majorité des habitants que nous avons enquêtés, le commerçant du quartier fournit une évaluation implicite et sans cesse renouvelée du rôle et du comportement de chacun; c'est un bon observateur de la vie du quartier.

Les boutiques de téléphonie qui s'ouvrent un peu partout offrent aussi des locaux où se tissent des liens entre les habitants d'un même quartier. Si elles servent avant tout à passer des appels téléphoniques, elles n'en proposent pas moins une grande panoplie de services et de produits qui augmentent leur attractivité auprès des habitants de tout âge. Elles s'imposent désormais comme des lieux essentiels de sociabilité, par exemple en tant que points de rendez-vous très utilisés dans les différents quartiers d'Ali Mendjeli<sup>8</sup>. Les jeunes, et les jeunes filles en particulier, s'y rendent entre ami(e)s pour discuter, boire du thé, draguer, etc.

Hormis les «épiceries du coin» et les boutiques de téléphonie, les établissements commerciaux existant le long des différentes rues commerçantes de l'UV6 ou le long des deux principaux Boulevard ou encore près de l'Université, à l'UV3, sont aussi le cadre de nouvelles formes de sociabilité qui s'établissent plutôt dans les cafés ou sur les places publiques. De nombreux habitants y viennent aussi pour y prendre leur café, se donner rendez-vous, se reposer, jouer aux cartes, etc., entre connaissances, amis ou voisins.

b. Les activités commerciales, facteurs de rencontre des populations résidentes et d'intégration à la vie urbaine

Les sociabilités qui se tissent à travers la fréquentation des espaces marchands ne sont pas uniquement profitables à la vie de voisinage et, par ricochet, à celle du quartier. Si le commerce fournit le local, comme le reconnaît A. Metton (1980), il occasionne également «le global». Autrement dit, la fréquentation de commerces et de services rend susceptible la rencontre et l'interconnaissance non seulement des habitants du même îlot ou de la même unité de voisinage, mais aussi de ceux qui résident à une assez grande distance les uns des autres et qui, s'ils n'y avaient pas ces lieux de rencontre, ne se croiseraient pratiquement jamais. C'est surtout dans l'UV6 que les sociabilités sont les plus intenses. Car c'est cette unité de voisinage, qui jusqu'en 2006, a concentré la quasi-totalité du commerce et des services de la Ville nouvelle et qui attirait alors les habitants des quatre coins d'Ali Mendjeli. C'est un espace où l'on pouvait observer du mouvement tout au long de la journée, plus particulièrement en début d'après-midi du fait notam-



> **Figure 3.** Brassage et sociabilités autour de quelques espaces marchands d'Ali Mendjeli. Clichés A. Lakehal, 2013

> Image 3. Le petit tabla, en face, constitue un point autour duquel des micro-sociabilités se cristallisent

> Image 4. L'entrée orientale du rez-de-chaussée d'El-Ritaj est un lieu d'interactions sociales multiples. On y observe une forte polarisation autour d'un manège installé dans le coin; pendant que des parents et des familles y viennent en compagnie de leurs enfants, d'autres enfants profitent de l'animation du coin pour essayer de gagner un peu d'argent

> Image 5. La fréquentation de différents espaces marchands d'El-Ritaj prend parfois l'allure d'une visite ou d'une promenade familiale

ment de la forte attraction qu'exerçait le souk auprès des citoyens. Dans cette UV6 peut donc se produire la rencontre des habitants des quartiers qui l'environnent, tels ceux de l'UV5 et de l'UV8, mais aussi celle des résidents de quartiers plus éloignés comme ceux de l'UV1 et de l'UV9. En outre, la forte proximité spatiale entre le souk et les différentes rues commerçantes a particulièrement favorisé le brassage des populations et multiplié les occasions de contact entre les habitants qui, *s'ils ne se rencontrent pas, sont au moins sûrs de s'y croiser autour des commerces de l'UV6*, comme le note Cherif, un résident de l'UV9.

C'est au cœur de l'UV6, et précisément autour du souk, que les sociabilités et le brassage des populations sont les plus intenses. Bien que stigmatisé par nombre d'habitants pour son aspect physique dégradé, le souk de la Ville nouvelle constitue, aux yeux de beaucoup d'autres résidents, l'un des rares espaces publics qui soit accessible aux populations relogées en provenance des bidonvilles. Leur présence y est non seulement tolérée, mais souvent favorablement acceptée. En effet, à l'antipode des conduites d'évitement qui se déroulent dans certains autres lieux publics d'Ali Mendjeli, notamment dans les rues et les cafés, où la population ex-bidonvilloise est stigmatisée et franchement évitée, le souk permet à cette catégorie de population d'établir des liens avec le reste des habitants pour deux raisons essentielles: d'une part parce que le souk constitue un *lieu ouvert à tous, et sous le contrôle d'aucun* (Chalas, 2000:9) et qu'il est donc propice à l'expression d'une vie publique et sociale appréciée pour son aspect spontané, sans code précis de conduite; et, d'autre part, parce qu'il comporte un grand nombre de vendeurs originaires des bidonvilles<sup>9</sup> et qui y sont installés de façon permanente.

Les jeunes originaires du bidonville qui s'installent dans le souk reconnaissent aussi, pour leur part, que l'activité qu'ils y exercent, au-delà de ses profits économiques, facilite leur insertion dans la cité, qu'elle leur permet une meilleure valorisation d'eux-mêmes, un apprentissage citoyen et qu'elle réduit, parmi les plus jeunes, les tentations de délinquance. Voici par exemple la déclaration d'*El-Zahi*, un jeune relogé du bidonville *Bardo*, pour lequel l'exercice d'une activité de vente dans le souk constitue un facteur d'intégration:

*Les jeunes chômeurs comme moi n'ont d'autre endroit pour gagner leur vie que le souk. Ici, nous ne causons de problèmes à personne. Nous voulons juste travailler pour pouvoir vivre comme tout le monde. Sans travail, on ne peut rien faire, on ne peut même pas prendre une tasse de thé dans un café, comment veux-tu qu'on puisse fréquenter les gens et comment veux-tu que les jeunes ne tombent pas dans la délinquance?*

Les questions posées par *El-Zahi* témoignent implicitement de sa prise de conscience, à l'instar de la majorité des jeunes chômeurs que nous avons enquêtés et de la population marginale en général, de l'importance du «travail» en tant qu'il est «un grand intégrateur», comme le qualifie Yves Barel (1990), c'est-à-dire comme moyen essentiel, voire seul moyen, qui *donne la capacité habitante nécessaire pour accéder à l'espace public* (Chalas, 2000:139).

En 2007, le souk, qui constituait jusqu'alors l'un des lieux majeurs des sociabilités à Ali Mendjeli, avait été éradiqué par les autorités locales. Par ailleurs, le rôle d'animation et d'intégration qu'il jouait, a été vite repris par un grand centre commercial appelé El-Ritaj. Celui-ci a été édifié dans l'endroit originel du souk par un certain *Laknouché Salah*, un riche homme d'affaire, qui a voulu faire de

son projet un lieu de vie plutôt qu'une simple «usine à vendre». C'est ainsi qu'il l'a équipé d'une salle de prières, d'un restaurant spacieux, d'un café luxueux et d'un manège pour les enfants.

Aujourd'hui, le pari du promoteur semble réussir eu égard à la forte attractivité d'El-Ritaj, qui s'est imposé, peu de temps après son ouverture, comme un lieu susceptible de générer des formes de sociabilité liées à sa fonction commerciale, mais aussi à sa convivialité, son anonymat, la liberté de circulation qu'il autorise et son surinvestissement par les «femmes».

Et pour la plus part de ces dernières, avant d'être un lieu d'achats, El-Ritaj est un lieu de distractions, de rencontres et, parfois, de rendez-vous entre elles. Sa fréquentation prend la forme d'une promenade, d'une sortie de plaisir. D'ailleurs, il est frappant de constater que les femmes qui y viennent «seules» soient très rares. Elles s'y rendent le plus souvent en famille ou en groupe: avec leurs enfants, leurs maris ou leurs amies, ou en famille composée des petites filles, de la mère et de la grand-mère; parfois encore, ce sont des groupes de deux ou trois jeunes filles, etc. Les femmes enquêtées, jeunes ou plus âgées, pauvres ou relativement aisées, mettent en avant un usage non-marchand du centre commercial, expliquant préférentiellement leur fréquentation par les ressources relationnelles et ostentatoires que recèle le lieu.

En outre, la présence permanente des femmes à El-Ritaj et à ses alentours est le motif le plus souvent évoqué par les jeunes enquêtés pour justifier leur fréquentation assidue du centre commercial. Certains s'y rendent pour draguer, d'autres pour profiter de la mixité et de l'anonymat qu'il offre pour rencontrer leur copine loin des regards des habitants du quartier.

### **3. Profiter de l'inachèvement de la cité pour créer des lieux de sociabilités contrastées**

La vigueur des initiatives privées s'affiche davantage à travers la pratique et l'appropriation des espaces non bâtis qui composent, même de façon temporaire, le tissu urbain d'Ali Mendjeli. Ces espaces sont en réalité la conséquence de l'inachèvement du processus d'urbanisation de la Ville nouvelle. Ils correspondent à des terrains nus prévus pour des constructions futures, mais aussi à des surfaces initialement réservées à des immeubles d'habitation, à des équipements ou à des aménagements en espaces verts, mais qui sont toujours, plus d'une décennie après, en attente de leur remplissage.

Ces «vides» en attente d'urbanisation ou d'aménagement servent de cadre à diverses formes de *sociabilités organisées, informelles ou d'interaction* pour reprendre une typologie établie par Y. Grafmeyer (cité par Rouquette, 2006, p. 173).

Ici et là, dans les parties les plus anciennes de la Ville nouvelle (UV6), mais aussi dans les zones plus récemment urbanisées, nous avons par exemple pu observer des hommes, essentiellement des résidents des quartiers avoisinants, qui se rassemblent, assis sur des pierres ou des bancs, ou allongés sur le sol ou sur des cartons ou des tapis, en fonction de leur affinités et des «rituels» qu'ils instaurent. Leur rencontre est l'occasion d'échanger des informations, des points de vue et des savoir-faire, d'évoquer des souvenirs et de jouer aux échecs, aux dominos ou au *kharbga*. Les femmes peuvent aussi s'y rassembler, qu'elles soient ou non voisines, tout particulièrement là où la surface est herbeuse et où il est plus facile de s'asseoir par terre. Certaines s'y donnent rendez-vous uniquement pour avoir une occasion de sortir de chez elles, d'autres s'y rendent pour nourrir la nostalgie de leur origine campagnarde (cf.: Figure 4. Image 1).

On peut y observer également des groupes de jeunes qui se réunissent de manière impromptue autour d'une guitare ou d'un harmonica pour chanter; d'autres organisent un barbecue. Ces espaces constituent aussi un refuge pour d'autres jeunes et moins jeunes qui s'y rendent pour consommer de la drogue ou des boissons alcoolisées loin des regards de la société. D'autres encore préfèrent s'y isoler pour éviter la foule urbaine, comme c'est le cas de certains couples qui profitent de ces zones assez désertes pour *s'émanciper du contrôle social*, car la Ville nouvelle ne propose aucun lieu où les couples peuvent se rencontrer à l'aise, comme l'explique Kamel, que nous avons rencontré avec sa «copine» au milieu d'un terrain vague de l'UV1.

D'autres pratiques, capables elles aussi de produire des formes de sociabilité, sont observables au sein de ce type d'espace. En témoigne la présence de nombre de «mécaniciens», informels pour la plupart, lesquels ne possédant pas d'ateliers, exercent leur activité en plein air. Au total, nous en avons repéré huit, installés essentiellement aux alentours des quartiers peuplés majoritairement par des relogés des bidonvilles. Autour de ces activités, des micro-sociabilités peuvent se réaliser, profitant de la proximité des espaces résidentiels fortement territorialisés par les ex-bidonvillois, entre ceux-ci et les clients propriétaires des véhicules qui viennent pour une réparation (cf.: Figure 4. Image 4).

Les espaces urbains laissés vides sont aussi fréquemment aménagés par les habitants pour les transformer en terrains de football, propices à la mise en place de ce que L. Cailly (2004;321) qualifie de «sociabilité participante»<sup>10</sup>. Cette pratique est certes le reflet de l'admiration que les citoyens ont pour ce domaine de distraction, mais elle est aussi la conséquence du grand déficit en matière d'infrastructures sportives, dont souffre la Ville nouvelle depuis sa création jusqu'à aujourd'hui<sup>11</sup>. Mais peu importe les raisons de ces initiatives populaires, le nombre de terrains aménagés par les habitants, ici et là, partout, dans les creux d'urbanisation témoigne de la capacité de ces derniers à créer les espaces dont ils ont besoin pour occuper leurs loisirs et à mettre en place de nouvelles solidarités qui peuvent se nourrir d'un véritable vivre ensemble.

En dehors des terrains aménagés par les autorités locales ou par les habitants eux-mêmes, les jeunes gens —notamment les enfants— pratiquent intensément ce que Pierre Sansot (1992:141) appelle «le football des trottoirs». Partout dans les quartiers d'Ali Mendjeli, du moins là où les trottoirs sont assez larges ou bien là où les parkings sont vides, les enfants d'un même immeuble ou d'un même quartier jouent entre eux (cf.: Figure 5. Image 4). Ils animent le quartier, tout comme ils permettent aux parents et aux voisins de se rencontrer autour des parties de jeux des enfants, du moins quand ils les surveillent. Par leurs jeux, les enfants occupent de ce fait *une position de médiateurs dans les rapports sociaux* (Althabe, 1993:62), et nombreux sont les hommes et les femmes à préciser qu'ils ont fait la connaissance de leurs voisin(e)s par l'intermédiaire de leurs enfants quand ceux-ci jouaient ensemble. Il serait toutefois illusoire de penser que ces pratiques de jeux contribuent systématiquement au renforcement des liens entre voisins. Car la présence des enfants sur les trottoirs ou dans les espaces limitrophes des logements peut être perçue négativement par certains résidents qui y voient un désagrément affectant leur tranquillité au point d'en pousser certains à bouder les lieux de rencontre possible avec les voisins pour aller chercher ailleurs des contextes de sociabilité, dans des rues et des places éloignées de l'espace résidentiel<sup>12</sup>.



> **Figure 4.** Usages et appropriations diverses des espaces non bâtis à Ali Mendjeli. Clichés A Lakehal, 2013

> Image 1. Un groupe de femmes se rencontre régulièrement dans les espaces non bâtis situés à l'UV6

> Image 2. De vastes surfaces réservées pour des urbanisations futures, situées le long du Boulevard principal, sont devenues le support de pratiques diverses par le plus jeunes et/ou les plus âgés

> Image 3. Cette image est prise à une dizaine de mètres du jardin public de l'UV7 où plusieurs petits groupes d'hommes jouent, sur un terrain relativement argileux, au kharbga

> Image 4. Exemple d'un mécanicien que exerce son activité en plein air, au cœur du quartier dénommé El Qahira





> **Figure 5.** Le football pratiqué dans des espaces divers d'Ali Mendjeli. Clichés Lakehal, 2013

> Image 1. Les parkings (ici à l'UV7), qu'ils soient occupés par des voitures ou non, sont souvent utilisés par les enfants pour jouer au football

> Image 2. Un espace prévu pour recevoir un hôtel à l'UV1 est transformé en terrain de football aménagé par les habitants du quartier

> Image 3. Au milieu de la pelouse d'El-Ghaba (situé au sein du lotissement de l'UV7), un espace boisé datant de l'avant-Ali Mendjeli, les habitants ont aménagé un autre terrain de football

> Image 4. Les trottoirs relativement larges situés au bas des immeubles-tours qui bordent la Boulevard principal sont aussi des aires de jeux pour les enfants

#### 4. S'approprier des aménagements officiels ou les détourner de leur finalité

Si les espaces que nous venons d'évoquer sont essentiellement aménagés ou adaptés par les citoyens eux-mêmes, d'autres lieux communs sont en effet le résultat de l'action des pouvoirs publics mais, créés par *le haut*, ils sont différemment «reçus» par les citoyens comme c'est le cas des rues, places et jardins publics. Si certains de ces aménagements rencontrent la faveur des habitants, et sont donc intensément fréquentés, d'autres sont détournés de leur usage prévu ou bien ils sont complètement boudés au profit d'autres lieux de sociabilité situés à l'intérieur ou à l'extérieur de la Ville nouvelle.

Quant aux rues, ces espaces *qui n'appartiennent en principe à personne*, pour paraphraser Georges Perec (2000:94), sont intensément investies par les habitants d'Ali Mendjeli. Elles constituent des lieux de passage certes obligés pour tous, mais aussi, à l'occasion, des espaces publics, supports de multiples pratiques et interactions entre individus et groupes sociaux. Qu'elles soient situées dans les unités de voisinage les plus anciennes (les UV6 et 8) ou dans le tissu urbain récemment urbanisé (les UV1, 9, 3), les rues sont fréquentées par tout le monde à des rythmes variés, selon des temporalités propres à chacun et surtout, pour des raisons diverses. On y voit un très grand nombre de personnes qui encombrant les trottoirs, les uns debout, les autres assis, séparément ou en groupes, le matin ou l'après-midi.

Certains déclarent qu'ils y recourent pour *ne rien faire*, pour *tuer le temps*, pour *changer d'air*, pour *se sentir dehors* ou pour *attendre le temps de la prière*, etc. D'autres y séjournent pour *contempler le mouvement*, pour *se rincer les yeux*, pour *observer les commerçants qui descendent leurs marchandises des camionnettes et des camions de livraison*, ou *les chalands, les passants, les véhicules et les bus qui font des allers et venues*; d'autres encore le font seulement pour *regarder les voitures se faufiler entre les piétons* et inversement, pour *observer les gens envahir la chaussée*; en bref, ils scrutent le spectacle de la rue, dans l'attente d'un événement imprévu, ou, plus souvent encore, dans l'attente de rien...!

Les rues sont aussi appréciées parce qu'elles offrent «un spectacle qui ne coûte rien» et qui est donc accessible à tous. Ce sont les jeunes chômeurs, qui sont les plus sensibles à cet avantage. Pour cette même population-là, les rues, en particulier celles situées au cœur de l'UV6, constituent un «territoire des Beznassas», pour reprendre les termes de Boumaza (2002:34) qui utilise cette expression pour qualifier certaines rues du centre-ville de Constantine. A Ali Mendjeli également, beaucoup de jeunes inoccupés investissent assidument les rues pour des raisons «bassement» économiques. Il ne s'agit pas ici des commerçants ambulants, qui sont sévèrement chassés par les autorités locales, mais plutôt des nombreux jeunes, pour la plupart chômeurs, qui passent leur temps à se déplacer d'un coin de rue à un autre pour réaliser de petits «affaires» lucratives et monter des «coups» rémunérateurs comme la vente de téléphones portables, de bijoux en or ou en bronze, convertir des euros, etc<sup>13</sup>... Pour ces jeunes, être dans la rue participe donc principalement d'une «sociabilité de survie» (Bozon, 1984:264) s'inscrivant dans un «système de la débrouille»<sup>14</sup> (Navez-Bouchanine, 2005:116) qui leur permet de gagner leur vie et, par voie de conséquence, de s'intégrer plus facilement dans la Ville nouvelle.

Aux deux extrémités de l'avenue Boussouf, l'une des plus fréquentée de la Ville nouvelle, ont été aménagés, par les autorités locales, deux espaces qui servent de lieux de réunions informelles. Il s'agit

d'une «placette» qui occupe un angle de l'îlot 13 de l'UV6; elle donne directement sur le terminus d'autobus. Le second espace est un jardin public aménagé à l'extrémité sud de l'avenue Boussof, précisément en face de Cité dite des «400 Logements»; il est clôturé, ses allées intérieures sont pavées et on y trouve aussi deux cafétérias, un kiosque, des bancs publics et des aménagements de verdure (cf. Figure 6. Image 4). Ces deux lieux publics, les deux seuls de la Ville nouvelle à avoir été véritablement conçus comme tels et à avoir été achevés, autorisent que s'y réalise une certaine «sociabilité diffuse». Ceci dit, ils ne sont pas fréquentés avec des intensités comparables.

La placette attire un public essentiellement de proximité et exclusivement masculin. Les jeunes et les moins jeunes s'y rendent, s'assoient sur les bancs publics ou sur les murets. Ils y viennent certes pour se détendre, mais surtout pour profiter du spectacle et de l'animation au terminus des autobus où les étudiantes sont omniprésentes<sup>15</sup>. La proximité de la placette et de ce terminus fait que le lieu est recherché par beaucoup de passants ou passagers qui s'y installent pour se reposer ou en attendant l'arrivée des autobus.

D'autres pratiques habitantes sont observables en rapport avec cette placette, qui témoignent de la capacité des jeunes gens à détourner l'usage d'un espace public pour leur intérêt propre. Voici à ce propos le cas de deux jeunes copropriétaires d'une salle de jeux, ouverte à l'îlot 16 de l'UV6, à 50 m environ de la placette. Ce local est très isolé, ce qui ne favorise pas le recrutement d'une clientèle nombreuse. Pour contourner la difficulté, les patrons ont décidé, ni une ni deux, d'installer une partie de leur matériel de la salle de jeux (baby-foot, billards) sur la placette. De cette façon, les jeunes peuvent profiter de l'animation du terminus des bus en jouant au baby-foot explique Toufik, l'un des co-proprétaires. Cette stratégie de quasi-appropriation de l'espace public est plutôt une réussite, du moins si nous en jugeons au nombre élevé d'utilisateurs des tables de jeu.

Contrairement à la forte attraction qu'exerce la placette, le jardin public est boudé par la plupart des habitants d'Ali Mendjeli, alors pourtant qu'il a été aménagé au cœur d'un tissu résidentiel et commercial relativement dense. En parcourant le terrain entre 2006 et 2012, nous avons constaté que ce jardin était toujours désert. D'ailleurs son état témoigne amplement de son abandon. Les bancs y sont dégradés, les herbes folles y ont poussé partout, ses cafétérias sont fermées et les zones un peu à l'écart sont devenues des substituts de toilettes publiques aux odeurs nauséabondes.

Si la plupart des habitants et commerçants situés au voisinage de ce jardin public avancent l'insécurité comme principale cause de son évitement, d'autres habitants insistent plutôt sur l'inéquation entre son aménagement et leurs aspirations en matière de pratiques de détente et de loisir. Quand nous rencontrons un groupe d'hommes âgés installés sur un terrain vague (en attente d'urbanisation) situé à une dizaine de mètres du jardin public pour jouer au *kharbga*<sup>16</sup> (cf.: Figure 4. Image 3) —ce qu'ils y font régulièrement—, ils avancent unanimement un argument de ce type. Ils affirment que, pour leur part, ils préfèrent la friche au jardin public, car celui-ci, à cause de sa surface bétonnée, ne leur permet pas de pratiquer leur jeu préféré dont la bonne exécution est conditionnée par une surface argileuse. Le comportement de ce groupe d'hommes, et, plus généralement, l'état du jardin public, restent par ailleurs révélateur de l'incapacité de certains espaces conçus par les aménageurs à trouver de la faveur chez les usagers.



> **Figure 6.** Fréquentation de la placette et du jardin public de l'UV6, Ali Mendjeli. Clichés A. Lakehal

> Image 1. Au milieu de la placette publique, le propriétaire d'une salle de jeux a aménagé un baby-foot pour attirer les clients

> Image 2. La placette située à l'îlot 13 de l'UV6 attire les habitants du quartier et ceux de passage

> Image 3. En plus de son aménagement dégradé, ce jardin public n'est fréquenté que par quelques rares habitants du quartier

> Image 4. Au sein du jardin public, cette cafeteria est ouverte très occasionnellement. Devant elle, le pavage est très dégradé. Ce qui est symptomatique de l'état général de ce jardin public

Les sociabilités des habitants d'Ali Mendjeli se déploient essentiellement dans les lieux publics que nous venons de citer. Mais elles s'inscrivent aussi dans d'autres lieux communs, comme par exemple, les équipements socio-culturels, les mosquées tout particulièrement, les locaux associatifs et les espaces de mobilité (stations de bus, arrêts de bus, etc.). L'appropriation et l'usage de ces espaces modifient la physionomie de la cité, en transformant «l'ambiance» en affectant une signification et des pratiques spécifiques à ces espaces; en ce sens, ils participent pleinement à la construction de territoires, une construction qui passe autant par l'appropriation des lieux publics que par les représentations que les citoyens s'en forgent.

### C. DENOMMER L'ESPACE URBAIN: UNE ULTIME MANIERE D'AGIR SUR L'URBANITE DE LA VILLE NOUVELLE

L'investissement symbolique dont les lieux d'Ali Mendjeli sont l'objet réside avant tout dans et se manifeste au travers de l'aptitude des citoyens à «dénommer» les espaces et les lieux de la Ville nouvelle, à y choisir et à y désigner des points de repère communs. Cet acte de dénomination constitue une forme d'«appropriation abstraite» (Gervais-Lambony, 1994:276), capable en effet d'exercer un pouvoir ou une sorte de force symbolique sur l'espace, sur son identité et son image.

La Ville nouvelle Ali Mendjeli a été marquée, jusqu'en 2006, par la grande uniformité de son paysage urbain. Hormis son Boulevard principal, qui se démarquait par sa monumentalité horizontale (largeur des voies) et la verticalité des immeubles-tours qui le bordaient, le reste des constructions procédait d'une architecture bétonnée, répétitive et banale, n'offrant à la vue que des blocs homogènes d'habitations de 5 à 6 étages de hauteur. Les équipements, quant à eux, avaient été réalisés à la va-vite et sans grand investissement; leur architecture était discrète; par ailleurs, comme ils étaient souvent implantés à l'intérieur des îlots résidentiels, ils étaient peu visibles depuis les axes principaux de la Ville nouvelle, ceux qu'empruntaient régulièrement piétons et véhicules.

Pour autant, malgré l'extrême uniformité de son paysage, la Ville nouvelle est restée jusqu'en 2006 «officiellement anonyme», c'est-à-dire qu'aucune de ses rues ou impasses, aucune de ses avenues, aucune de ses places, aucun de ses bâtiments, de ses tours, de ses îlots n'a été doté d'un nom par les pouvoirs publics. Ceux-ci se sont contentés de désigner les différentes parties de la Ville nouvelle sur la base des catégories «techniques» de l'urbanisme, comme les unités de voisinages qui sont signalées par l'abréviation «UV» (UV5, UV6, etc.), ou les îlots résidentiels désignés sous l'appellation de «Cité», le terme étant du nombre de logements qu'elles abritent (Cité des 400 logements, etc.). Les équipements demeurent aussi sans nom et cette impression de vivre dans un lieu anonyme et «vague» est accrue par l'absence de panneaux de signalisation.

Entre 2006 et 2012, la toponymie officielle d'Ali Mendjeli n'a pas beaucoup évolué malgré la dénomination de quelques équipements, du même que les avenues les plus importantes (Boulevard de l'Armée Nationale de Libération, avenue Abane Ramdane, avenue Boussouf Abdel Hafid, avenue Larbi Ben M'hidi, etc.). Mais hormis ces quelques initiatives de désignation par des noms propres proposés par les pouvoirs publics, la majorité des quartiers et bâtiments de la Ville nouvelle ne sont repérables que par des indications chiffrées, difficiles à retenir. En conséquence, sa toponymie ressemble toujours à une sorte de «foisonnement d'idéogrammes»

(Moussaoui, 2004:80) qui, conjuguée à un cadre bâti relativement monotone, en fait une ville uniforme et anonyme dont les différentes parties sont difficiles à distinguer et, donc, à identifier, en particulier pour les nouveaux arrivants.

C'est dans ce contexte et face à ces difficultés d'identification et de reconnaissance de l'espace urbain de la Ville nouvelle que les citoyens ordinaires semblent se constituer, le temps passant, «un système de repérage» (Ledrut, 1973:105) et une toponymie qui procède de leur invention, laquelle mobilise à la fois leur propre vécu et leur vif imaginaire. Ainsi, ils utilisent deux modes de désignation populaire: le premier consiste à reprendre la dénomination officielle, le second est de leur propre fabrication. Ces deux modes, bien qu'ils se présentent sous forme de champs discursifs inscrits dans des logiques différentes, voire opposées (Moussaoui, 2004:78), sont rarement utilisés séparément par les citoyens. La pratique populaire la plus fréquente consiste en effet à mobiliser les deux modes de désignation des lieux.

Quant au premier mode, il s'agit en effet d'une réappropriation de la dénomination mise en place par les autorités publiques. Celle du Boulevard principal de la Ville nouvelle est très significative à cet égard. Baptisé officiellement, en 2007, *Charii jaych altahrir al watani*, (Boulevard de l'Armée de Libération Nationale), ce boulevard a été vite rebaptisé par les habitants *Charii El'astiglal* (Boulevard de l'Indépendance), la déformation étant une approximation sur le mot *El'tahrir* (Libération). En effet, aucun de nos enquêtés, quel que soit son lieu de résidence, ne se réfère à l'appellation officielle: *Je suis d'Alastiglal* nous dit Ahmed; *J'habite les tours d'Alastiglal*, ajoute Amar.

En altérant les appellations officielles, certains habitants prononcent «UV» (unité de voisinage) en *El'vi*. *Le centre-ville d'Ali Mendjeli est El'vi six*, dit Abdel El Hamid, alors que *Nour El Dine* précise qu'il réside dans le lotissement *d'El'vi cinq* (les chiffres sont systématiquement prononcés en français). De la même façon, le quartier dénommé officiellement *Hay El arbaa myat masken* (Cité des 400 logements) est communément désigné *Hay El'quate cents*.

La réappropriation des appellations officielles est différemment justifiée par les habitants. Certains adhèrent, sans argumentaire précis, à un usage commun, comme cet habitant qui nous dit: *Quand je suis arrivé, j'ai entendu les gens dire Charii Elistiglal; j'ai fait comme eux*. D'autres sont conscients qu'il s'agit d'une altération de l'appellation officielle, qu'ils jugent souvent difficile à retenir comme l'avoue Boukhmis: *Au lieu de dire Charii jaych altahrir al watani, les gens ont pris l'habitude de dire Charii Elistiglal, je ne sais pas pourquoi, mais c'est plus facile à utiliser*. Quant à Lyce, il estime que *les gouverneurs, comme le wali ou le chef de daïra, sont des militaires; ils veulent donc imposer leurs choix même dans la dénomination des rues. Mais les habitants préfèrent dire Charii El'tahrir, car cela nous rappelle les martyrs de la Guerre d'Indépendance et nous évite de se soumettre aux jeux du pouvoir*.

C'est surtout la toponymie de la Ville nouvelle qui vient d'en bas qui est très emblématique de l'ancrage résidentiel et, surtout, du processus d'appropriation et de territorialisation en cours à Ali Mendjeli. Elle s'avère riche dans sa forme et dans ses significations.

L'utilisation de noms de villes, algériennes ou étrangères, pour désigner des morceaux de la Ville nouvelle en est l'exemple. Ainsi *New-York*, *El Qahira* (Le Caire), *Kandahar* ou *Tindouf*, sont utilisées pour nommer certains quartiers; ce sont des noms chargés de signification. Ils charrient souvent des sens multiples, parfois contra-

dictoires, qui varient entre stigmatisation et auto-désignation, entre dérision critique et reflet de la vie pratique.

Par exemple *New-York* et *El Qahira* (le Caire), sont des noms donnés, à l'origine, à deux bidonvilles situés au péri-centre de Constantine. Une fois les familles de ces deux bidonvilles transférées à Ali Mendjeli, puis regroupées dans les mêmes îlots résidentiels, elles ont repris les noms de leur quartier de provenance pour désigner désormais leur quartier de résidence à Ali Mendjeli. Ces dénominations sont donc un moyen, parmi d'autres, mobilisé par les relogés des bidonvilles pour marquer leur nouvelle territorialité et assumer, avec fierté, l'identité bidonvillose. En revanche, les gens qui sont d'une origine étrangère à ces deux micro-territoires se servent de ces appellations pour stigmatiser les relogés des bidonvilles et pour désigner leur nouveau lieu de résidence comme un quartier très dangereux.

L'incapacité des pouvoirs publics à satisfaire les besoins des habitants en termes d'équipements et d'aménagement d'espaces publics, se conjugue avec des dénominations populaires pétries d'un humour souvent noir. L'exemple du lieu-dit *Tindouf* en est un bon exemple. À l'origine, cette partie de la Ville nouvelle est officiellement dénommée «UV10»; les habitants l'ont rebaptisée *Tindouf* en référence à la ville du Sahara algérien qui symbolise pour eux à la fois le désert (paysage désertique) et l'absence désastreuse de services et d'équipements urbains. On voit donc comment les habitants réagissent pour signifier, avec leur humour, l'ampleur des fissures de l'urbanité que présente la Ville nouvelle.

Dans le même registre, à savoir celui de l'usage métaphorique de certains mots ou expressions, les habitants ont utilisé, dès les débuts de la Ville nouvelle, le terme *Kandahar* pour désigner un îlot résidentiel situé au cœur de l'UV7 où ont été installés les relogés en provenance des bidonvilles *Oued El-Had* et *El-Faubourg*. Le nom utilisé, emprunté à la guerre d'Afghanistan, renvoie aux multiples affrontements et disputes, souvent violents, qui se sont produits dans ce quartier et qui ont opposé les jeunes relogés des deux bidonvilles. La désignation éclaire donc sur le vécu socio-spatial tout en renvoyant à un passé dangereux.

Le nom des promoteurs publics ou privés, ou encore ceux des entreprises qui ont réalisé les programmes d'habitat, est aussi très utilisé par les habitants d'Ali Mendjeli pour désigner les différents espaces de la Ville nouvelle. Ainsi l'appellation *quartier* ou *tours de l'AADL* est fréquemment employée pour les immeubles-tours qui ont été financés par l'AADL; quand certains habitants disent qu' *ils résident dans les immeubles de Dembri ou de Talbi*, ils font référence au nom du promoteur privé qui a construit et vendu les immeubles. *Les tours de Sonatiba* ou *les immeubles de GECO* sont eux aussi désignés par les noms des entreprises qui les ont érigés (Sonatiba et GECO). Par contre, l'appellation *les tours ntaa chnaoui* ou *le village ntaa chnaoui* est une altération de l'expression «Ceux des Chinois», utilisée pour signaler les immeubles-tours construits par la société chinoise CSCEC.

Ces différents appellations, parmi d'autres, utilisées à leur manière par les habitants, constituent, dans leur forme apparente, un moyen pour individualiser les espaces de la Ville nouvelle, les rendre identifiables et distinguables, pour pouvoir parler d'eux et communiquer avec les autres habitants à leur propos. Mais ces appellations populaires servent aussi à s'autoproclamer et à revendiquer une place dans la ville; et, à l'inverse, elles peuvent servir à marginaliser ou exclure d'autres habitants. Elle nous paraît ainsi, au bout du compte, tout à fait emblématique des capacités collectives

à s'approprier les espaces de la Ville nouvelle et à s'inscrire dans un processus de territorialisation. Nous rejoignons sur ce point Hervé Gumuchian (1991:103) quand il écrit que *nommer l'espace, c'est produire du territoire* et qu'il évoque à ce propos les «actes territorialisants». Cette position de H. Gumuchian est pratiquement conforme, dans sa signification et dans sa formulation, à ce qu'il écrit B. Debarbieux (1987:181), pour lequel *nommer l'espace, lui donner ainsi du sens, c'est produire du territoire*.

## CONCLUSION

L'intensité et la diversité des initiatives privées par lesquelles les habitants concourent à la fabrication de l'urbanité de la Ville nouvelle Ali Mendjeli, nous conduit, au bout de cette analyse, à s'interroger pour savoir dans quelle mesure il y avait adéquation entre la ville projetée par les autorités et la ville vécue —sans parler de la ville souhaitée— par les habitants. Si l'on pousse un peu plus avant cette question, elle invite à se demander s'il existe des «rapports de réciprocité» entre l'expression des besoins des habitants et les actions de ceux qui ont en charge la fabrication et l'aménagement de la Ville Nouvelle. Bien que cette éventuelle réciprocité soit très difficile à mettre en évidence en fournissant des preuves à l'appui —du moins tant que la Ville Nouvelle demeure en chantier permanent, ce qui conduit à ce que les formes spatiales qui la composent, les populations qui la peuplent et les représentations que l'on peut s'en faire ne cessent de se modifier—, il nous est cependant possible de formuler, aujourd'hui, deux constats, qui peuvent d'ailleurs être valables pour le reste des Villes nouvelles algériennes. D'une part, un très grand nombre des formes matérielles (ou immatérielle) qui ont été instituées par *le haut* —autrement dit, qui ont été planifiées— ne trouvent pas d'écho chez les résidents, lesquels tendent donc à les détourner de ce pour quoi elles ont été créées, installées ou aménagées; et, d'autre part, l'absence de réaction à peu près générale des autorités publiques face à ces détournements. Ces autorités continuent inlassablement à produire la Ville nouvelle en suivant le même sillon, en appliquant les mêmes recettes bureaucratiques et technocratiques, sans jamais (ou presque jamais) prendre en compte les aspirations des habitants, dont ils ont pourtant connaissance par leurs doléances directes ou par celles portées par leurs représentants associatifs et qu'ils pourraient également appréhender en essayant de comprendre pourquoi leurs discours et leurs pratiques sont ce qu'ils sont (critiques pour les discours, de contournement pour les pratiques!). Cette situation, qui *campe le décor d'une sorte de face à face opposant deux sujets et deux types d'acteurs dont on postule [—(confirme?)—] qu'ils entretiennent des divergences de vues sur la fabrication de a ville* (Frey, 2000:369), renvoie au bout du compte au spectaculaire décalage qui existe, à Ali Mendjeli, entre l'imaginaire bâtisseur des aménageurs d'un côté et les attentes des citoyens ordinaires, de l'autre. Face à ce constat, le moment n'est-il pas venu pour que les pouvoirs publics et les hommes de l'art confèrent autant d'importance, sinon plus, aux pratiques socio-spatiales des habitants-citadins qu'aux gestes et actes des architectes et urbanistes. N'est-il pas alors nécessaire, en suivant les conseils de Michel Lussault (2009), de *repartir des situations concrètes, c'est-à-dire de là où les individus sont à l'épreuve des situations spatiales du quotidien, pour construire un nouveau projet politique à toutes les échelles, de l'intime au global*. Ce sont-là des questions qui restent suspendues!

## BIBLIOGRAPHIE

- AGIER, Michel (1999) *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*. Paris: Edition des Archives Contemporaines.
- ALTHABE, Gérard (1993) *Urbanisation et enjeux quotidiens. Terrains ethnologiques dans la France actuelle*. Paris: L'Harmattan.
- AUGÉ, Marc (1992) *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- BERRY-CHIKHAOUI, Isabelle et DEBOULET, Agnès (Ed.) (2000) *Les compétences des citoyens dans le Monde arabe. Penser, faire et transformer la ville*. Paris: Karthala.
- BLANCHET, Maryse (1993) «Le rapport des habitants de Marne-la-Vallée à l'espace physique et à l'espace social: perceptions et images de la ville». Thèse de Doctorat, Psychologie, Paris V.
- BOUMAIZA, Zoulikha (2002) *Les réappropriations sociales des espaces dans la médina de Constantine*. Villeneuve d'Ascq: Presse Universitaires du Septentrion.
- BOZON, Michel (1984) *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- CAILLY, Lorrent (2004) «Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation - étude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire: l'exemple de Tours». Thèse de Doctorat, Géographie, Université François Rabelais de Tours.
- CHALAS, Yves (2005) *L'Isle-d'Abeau: de la ville nouvelle à la ville contemporaine*. Paris: La Documentation Française.
- \_\_\_\_\_ (2000) *L'invention de la ville*. Paris: Anthropos/Economica.
- CÔTE, Marc (2006) *Constantine: cité antique et ville nouvelle*. Constantine: Saïd Hannachi/Média-Plus.
- DEBARBIEUX, Bernard & GUMUCHIAN, Hervé (1987) «Représentations spatiales et dénominations des territoires: l'inscription toponymique des aménagements touristiques récents dans les Alpes du Nord (Savoie)». *Revue de Géographie Alpine*, Vol 75, N° 75-2, pp. 171-182.
- DE CERTEAU, Michel (1980) «L'invention du quotidien». Tome 2, *Habiter, cuisiner*. Paris: Gallimard.
- DI MÉO, Guy (1996) *Les territoires du quotidien*. Paris: L'Harmattan.
- FOURA, Mohamed et FOURA, Yasmine (2005) «Ville nouvelle ou ZHUN à grande échelle? L'exemple Ali Mendjeli à Constantine». *Les Annales de la Recherche Urbaine*, N° 98, pp. 123-126.
- FREY, Jean Pierre (2000) «Synthèse III. S'inscrire en contre». Dans: BERRY-CHIKHAOUI, Isabelle et DEBOULET, Agnès (Ed.) «Les compétences des citoyens dans le Monde arabe. Penser, faire et transformer la ville». Paris: Karthala, pp. 369-376.
- GERVAIS-LAMBONY, Philippe (1994) *De Lomé à Harare, le fait citadin: images et pratiques des villes africaines*. Paris: Karthala.
- GHORRA-GOBIN, Cynthia (Ed.) (2001) *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*. Paris: L'Harmattan.
- GUMUCHIAN, Hervé (1991) *Représentations et aménagement du territoire*, Collection Géographie. Paris: Anthropos/Economica.
- LAKEHAL, AHCENE (2013) «La fabrication plurielle de centralités dans la périphérie de Constantine (Algérie): le cas de la Ville nouvelle Ali Mendjeli». Thèse de Doctorat, Géographie, Université François Rabelais de Tours.
- LEDRUT, Raymond (1973) *Les images de la ville*. Paris: Anthropos.
- LUSSAULT, Michel (2009) *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris: Grasset.
- MADOEUF, Anna (1995) «Compétence de la rue, apprentissage de la ville. Les espaces centraux, objets de convoitise enfantine». Dans: TESSIER S. (Ed.) «L'enfant des rues et son univers. Ville, socialisation et marginalité» Paris: Syros, pp. 155-164.
- METTON, Alain (1980) *Le commerce et la ville en banlieue parisienne: petits commerces, marchés, grandes surfaces et centres commerciaux*. Cergy: Seprint.
- MOUSSAOUI, Abderrahmane (2004) «Entre langue administrant et désignations ordinaires: nommer et catégoriser les lieux urbains en Algérie». Dans: WALD, P.; LEIMDORFER, F. (Ed.) «Parler en ville, parler de la ville. Essais sur les registres urbains», pp. 77-89. Paris: UNESCO/MSH.
- NAVEZ-BOUCHANINE, Françoise (2002) «*Les interventions en bidonville au Maroc. Une évaluation sociale*». Rabat: Ministère de l'Aménagement du Territoire, de l'Urbanisme, de l'Habitat et de l'Environnement, Secrétariat d'État à l'Habitat.
- NZUZI, Lelo (1989) *Urbanisation et aménagement en Afrique noire*. Paris: SEDES.
- PEREC, George (2000) *Espace d'espace*. Paris: Galilée.
- ROUQUETTE, Michel-Louis (2006) *Ordres et désordres urbains*. Perpignan: Presse Universitaire de Perpignan.
- SAINT-PIERRE, Caroline (de) (2002) *La fabrication plurielle de la ville: décideurs et citoyens à Cergy-Pontoise, 1990-2000*. Paris: Créaphis.
- SANSOT, Pierre (1992) *Les gens de peu*. Paris: PUF.
- SEMMOUD, Bouziane (2009) «Appropriations et usages des espaces urbains en Algérie du Nord». *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 53, N° 148, pp. 101-118.
- SEMMOUD, Nora (2009) «Nouvelles significations du quartier, nouvelles formes d'urbanité: la périphérie Sud-Est d'Alger». *Les Cahiers d'EMAM*, N° 18, pp. 45-54.
- \_\_\_\_\_ (2007) *La réception sociale de l'urbanisme*. Paris: L'Harmattan.
- SIGNOLES, Pierre (Ed.) (1999) *L'urbain dans le Monde arabe. Politiques, instruments et acteurs*. Paris: Éd. du CNRS.
- STADNICKI, Romain (2009) «Nouvelles centralités et recompositions socio-spatiales dans le Grand Sanaa. Yémen». Thèse de Doctorat, Géographie, Université François Rabelais de Tours.

## NOTES

- 1 Parmi les Villes Nouvelles on peut citer entre autres Sidi Abdallah et Bougeuzoul autour de la capitale Alger, Hassi Messaoud au Sud-Est du pays et Ali Mendjeli à Constantine.

- 2 L'appellation de «citadins ordinaires» renvoie, au sens large, à des individus ou groupes d'individus peu sollicités par l'institution dans le cadre des processus d'urbanisation de la ville. Elle désigne les individus *[non] dotés d'attributions officielles dans le champ de la production de normes et d'artefacts urbains* (Berry-Chikhaoui et Deboulet, 2000:12).
- 3 Actuellement, tout au long de son boulevard principal se localise une série d'immeubles d'habitation, qui se présentent sous la forme de tours de 16 à 19 étages. Ces édifices ne figuraient pas dans le programme du Plan Directeur d'Ali Mendjeli de 1994. Ils ont été imposés par le pouvoir central, depuis Alger, au début des années 2000, s'inscrivant dans vaste programme national d'habitat (Location-Vente).
- 4 La population d'Ali Mendjeli est passée de 15.000 habitants en 2001 à 75.000 en 2005 pour atteindre les 180.000 en 2010.
- 5 Nous faisons allusion à ce sujet aux jeunes qui vendent à l'intérieur des cafés de petites affaires, des bijoux, des téléphones portables, ou encore des vêtements de marque; ou bien à ceux qui pratiquent le change de l'euro. Leur présence est rendue possible par la relation amicale qu'ils ont établie avec le patron du café; mais, dans bien des cas, la contrepartie de leur présence et de l'installation de leur «tabla» —petit abri construit en bois ou en métal, d'une surface moyenne de 2 à 3 m<sup>2</sup>, dédié à la vente de tabac et autres choses. Il ressemble à un tout petit kiosque—, consiste à servir les clients ou, à nettoyer le local en fin de journée, etc.
- 6 C'est le cas des individus qui se rendent dans 14 cafés implantés le long des artères principales de l'UV6, que ce soit l'avenue Boussouf ou l'avenue Abane Ramdane.
- 7 Le nombre des épicerie ouvertes à Ali Mendjeli est passé de 65 établissements en 2006 à 189 en 2012, dont 11 supérettes. Quant aux boutiques de téléphonie, leur nombre est resté stable autour de 64 établissements. Malgré cela, elles constituent la sous-branche la plus numérique de l'appareil commercial de la Ville nouvelle après les épicerie et les magasins de vêtements pour femmes.
- 8 Dans une aire culturelle un peu différente, C. Fournet-Guérin (2006:73) a souligné également que les boutiques de téléphonie s'imposent comme lieux de sociabilité ou comme points de rendez-vous de première importance dans les quartiers, en particulier pour les jeunes qui souffrent de vivre dans des logements très exigus et sans aucune possibilité d'intimité. Selon l'auteur, à Tananarive les taxiphones [les boutiques de téléphonie] sont devenus, en quelques années seulement, un lieu de rencontre et de discussion pour les jeunes: on y vient entre amis, on y discute en attendant son tour.
- 9 Outre qu'ils sont surreprésentés au souk, les vendeurs originaires des bidonvilles font appel, pour l'exercice de leur activité, à plusieurs membres de leurs réseaux relationnels (famille, voisins ou amis). Ceux-ci les aident pour la gestion de leur activité, ce qui est susceptible de multiplier les occasions de contact entre les habitants en provenance des bidonvilles et le reste de la population.
- 10 Selon L. Cailly (2004:321), la sociabilité participante est celle qui se fonde sur le partage de la même action, des mêmes émotions sensibles et de la même esthétique.
- 11 En effet, la Ville nouvelle ne peut offrir, en 2006, qu'un seul grand terrain situé à l'îlot 4 de l'UV6; elle ne possède par ailleurs qu'une seule grande salle de sports (UV7) et un petit terrain à multi-usages aménagé dans la même unité de voisinage. Entre 2006 et 2012, la Ville nouvelle n'a guère renforcé ses infrastructures sportives, hormis l'aménagement de deux petits terrains à multi-usages.
- 12 Les habitants font référence ici aux mots grossiers que les enfants prononcent et qui peuvent être entendus depuis les logements, ou aux disputes qu'ils provoquent. La présence des enfants dans les espaces limitrophes du logement est donc perçue différemment par les habitants, tantôt négativement, tantôt positivement. Mais, quoi qu'il en soit, les enfants et adolescents sont omniprésents dans les rapports dont les adultes sont les acteurs; une grande partie des rapports sont construits autour de leur médiation, comme le remarque aussi Althabe (1993:16) à propos d'une cité H.L.M de la banlieue nantaise.
- 13 L'occupation de la rue par ces jeunes se fait généralement très discrètement afin d'éviter l'attention des forces de l'ordre. Leur comportement peut être comparé à celui des enfants du Caire que A. Madœuf (1995) qualifie d'«ambulants opacifiés». Zéno dit à ce propos: Il y a des endroits précis dans les rues où se regroupent les trabendistes, mais si tu ne connais pas bien la Ville nouvelle, tu ne te rendras pas compte. En passant à leur côté, ils te soufflent: "Ici, change euro", "Ici, or pur". (Les trabendistes sont les personnes qui pratiquent le tradendo: ce terme désigne le marché noir et l'importation clandestine de marchandises).
- 14 Dans ces formes d'investissement de la rue, les jeunes possédant des tablas sont généralement autorisés (ou tolérés) à exercer leur activité. Les lieux où ils s'installent sont choisis de façon très fine et ils témoignent d'une réelle «compétence de la rue». Ce sont essentiellement des endroits qui permettent à ces jeunes de capter les flux de passants. Certains d'entre eux s'installent près des arrêts de bus, là où les gens attendent l'arrivée des véhicules; d'autres se positionnent devant l'entrée d'un magasin attractif, comme la supérette de Haj Hamlawi, ou encore à côté des terrasses de café, etc. Ces petits marchands de rue sont de bons observateurs de la vie du quartier. D'ailleurs, les passants se dirigent souvent vers eux pour s'informer sur l'adresse d'un équipement, celle d'un commerçant, ou sur l'endroit où réside telle ou telle jeune femme, etc. Ici, si quelqu'un cherche une adresse, une personne ou un établissement, il s'adresse à moi. D'autres me demandent aussi les heures de passage des bus. Il m'arrive encore d'être interrogé sur des femmes, raconte Karim, propriétaire d'un tabla qu'il installe juste à côté d'un arrêt d'autobus, dans l'UV6.
- 15 Les étudiantes qui viennent de l'extérieur de la Ville nouvelle transitent par le terminus de l'UV6 pour se rendre dans les cités universitaires ou à l'Université, l'une et les autres situées dans l'UV3.
- 16 Jeu de stratégie, typiquement rural, similaire au jeu de «go», mais qui se pratique sur un support argileux.

## §